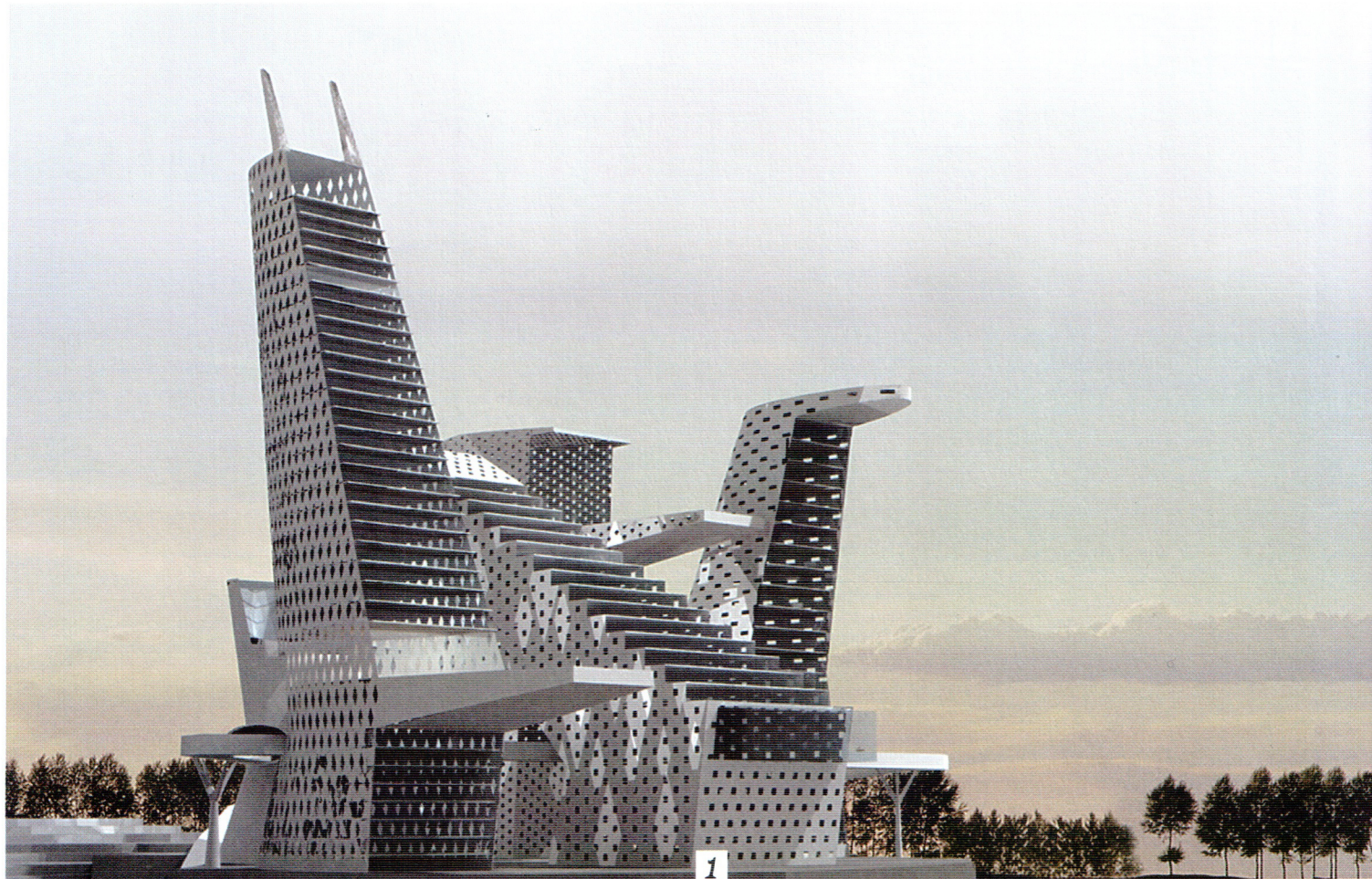
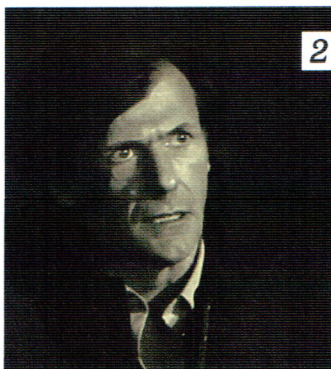




1 / Il est temps de dresser des blockhaus sombres et vénéreux trouvant en eux mêmes leur propre extériorité
Projet pour un centre d'affaires à Erevan, Arménie, 2010
© Richard Scoffier Architecte

2 / Richard Scoffier
© Pavillon de l'Arsenal

3 / Projet pour le Centre Orthodoxe Russe, Paris, 2010
© Richard Scoffier Architect



Ouverture, lumière, flexibilité sont des mots qui reviennent souvent lorsque l'on parle d'architecture ou de ville. Mais si l'on ne peut effectivement pas nier que l'architecture intervient dans le processus d'ouverture de l'individu au monde, il ne faut pas oublier que sa fonction originelle est de soustraire cet individu à un univers de dangers. Qu'elle fonctionne à la manière de l'un de ces mécanismes immunitaires dont parle Peter Sloterdijk dans ses innombrables ouvrages.

Le dispositif architectural renforce les faibles défenses naturelles du corps humain et lui accorde en supplément une conscience souveraine. Cette protection première assure la défense d'un organisme vulnérable et lui permet, en l'isolant de son milieu, de favoriser le retour sur soi qui lui permettra de s'appréhender lui-même et de se constituer en tant que subjectivité.

Ce dispositif fonctionne à l'image d'une orthèse, d'un mécanisme de dressage destiné à isoler l'homme de son environnement où il était plongé comme une goutte d'eau dans l'eau (pour reprendre une expression de Georges Bataille) en l'inscrivant dans un processus de subjectivisation, où, éloigné du réel, il pourra en retour le comprendre et l'affirmer en tant que monde.

C'est ce que nous rappellent les grottes recouvertes de peintures rupestres qui anticipent le monde d'images prisonnier des parois des boîtes crâniennes de leurs occupants pour mieux configurer ces derniers comme autant de sujets réfléchissants. C'est ce que nous rappellent les habitations urbaines méditerranéennes entourées d'une enceinte uniquement percée d'une porte et qui trouvent leur extériorité à l'intérieur d'elles-mêmes au fond de leur cour centrale. C'est ce que nous rappelle Gottfried Semper et ses *Quatre*

éléments qui, sous les squelettes blancs des ruines antiques, nous font réapparaître un monde d'enveloppes peintes et de tapisseries colorées enfantant des subjectivités.

C'est aussi ce que nous avons oublié. On pourrait croire que, dans le monde pacifié d'aujourd'hui, la demeure n'a plus besoin de murs protecteurs, l'homme étant devenu grâce à elle le principal prédateur de la planète. Ainsi, une fois que la subjectivité semble définitivement acquise, le mur se perce d'ouvertures de plus en plus grandes jusqu'à disparaître totalement. Mais arracher l'enceinte du foyer entraîne aussi des processus inverses de désobjectivisation. C'est ce qui pourrait se dégager de l'analyse du livre de Beatriz Colomina, *La publicité du privé*, où elle décrit les constructions modernes de Le Corbusier comme des machineries sadiennes exhibant leurs occupants aux yeux du monde et renversant la relation sagittale qui va du sujet vers l'objet.

Détruisant le mur, les maisons de verre modernes ont ainsi brisé le pacte faustien scellé entre l'homme et l'architecture: *je te dresse pour me protéger et en retour tu m'accordes une conscience*. En répudiant le dedans et en dévoilant sans protection leurs habitants aux puissances du dehors, elles s'inscrivent dans une véritable stratégie de surexposition et de négation de l'intimité.

Il est temps sans doute aujourd'hui de cesser de raisonner en termes d'ouverture, de lumière et de transparence pour composer l'espace de demain en termes de fermeture, d'ombre et d'opacité. Il est temps de revenir sur Gottfried Semper et ses *Quatre éléments de l'architecture* qui en fait ne sont que deux: d'un côté, le foyer qui désigne le contenu; de l'autre, le mur, le toit et le sol qui définissent le contenant. Il est temps de dresser des blockhaus sombres et vénéreux trouvant

en eux-mêmes leur propre extériorité. De comprendre la leçon de ces femmes voilées qui, en se refusant à toute exposition, cherchent au fond de leur cocon noir le chiffre de leur existence.

Il s'agit de reprendre et d'intégrer dans la conception le geste résistant de monsieur Latapie qui a su lutter contre l'idéologie d'ouverture de Lacaton & Vassal, les concepteurs de sa maison à Floirac. Refusant de déplier l'enveloppe de béton ondulée, il laisse sa maison fermée sur la rue pour mieux l'ouvrir à l'intérieur d'elle-même, sur son propre paysage. Il s'agit de revenir sur la scène originelle de la grotte peinte où peut librement se déployer un imaginaire, de retrouver l'essence de l'habitation et de la pousser à persévérer dans son être. Non comme un mécanisme flexible et évolutif, mais comme une orthèse capable de réactiver des processus de subjectivisation tombés en déshérence.

> Bio

Architecte, Richard Scoffier a fondé son agence (1991) après avoir été lauréat des Albums de la Jeune Architecture. Il exerce aussi une activité de critique dans plusieurs revues européennes d'architecture et collabore régulièrement à la revue *d'A* depuis 2006. Son dernier livre, *Les quatre concepts fondamentaux de l'architecture contemporaine*, (éditions Norma) tente d'isoler les principes qui régissent notre contemporanéité architecturale. Maître assistant des Écoles d'architecture depuis 1992, il a fondé en 2011 l'université populaire du Pavillon de l'Arsenal; l'année 2012 aura pour thème «Où va l'architecture?» [rendez-vous les 10 et 31 mars]

PENSER L'ARCHITECTURE COMME UNE ORTHÈSE

RICHARD SCOFFIER

«Le dispositif architectural renforce les faibles défenses naturelles du corps humain et lui accorde en supplément une conscience souveraine.»